

ANNIE RUDNICH I

*Prisonniers
du sommeil*

ANNIE RUDNICH

Prisonniers du sommeil

© ANNIE RUDNICH, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5464-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*L'insensé,
Être arrivé aussi haut
En étant aussi bas*

1. La Punition

Mai 2050 – Banlieue parisienne

Pourtant déjà haut dans le ciel, le soleil peinait à se frayer un chemin au travers des tours et autres constructions de béton qui avaient poussé comme des champignons depuis le siècle dernier. Malgré quelques tentatives de coloriage peu glorieuses, en dépit de certains tags créatifs et lumineux, la banlieue parisienne paraissait encore plus grise lorsque l'astre solaire brillait de tous ses feux.

Carrée et sinistre, la prison de Fleury Mérogis offrait ses meurtrières à ces rayons innocents. Indifférent à ce spectacle, le gardien Jilabert secouait le détenu Jaffre depuis une bonne dizaine de minutes, sans résultat. Les autres pensionnaires de la cellule contemplaient leur camarade, endormi sur le sol, certains dubitatifs, d'autres en retrait, un peu effrayés. Le surveillant, accroupi près du condamné, se releva péniblement, apposant une main sur son genou impotent. À soixante-trois ans, la quarantaine passée dans le pénitencier à côtoyer l'humidité et l'insalubrité l'avait transformé en un vieillard "prématuré". Prendre en charge le malade nécessitait l'aide d'au moins un homme et le brancardier, seul personnel soignant présent au sein de l'établissement, errait dans l'aile opposée, perclus de rhumatismes, n'ayant plus assez de jours d'arrêts de travail pour se reposer et ayant déjà épuisé le maigre solde de ses congés. Il demanda aux prisonniers de porter Jaffre sur sa couche le temps d'aller chercher le médecin de garde qui ne répondait pas à son appel téléphonique. Le réseau semblait encore défaillant !

Jilabert parcourut les longues artères de la geôle d'une démarche chaotique, car il souffrait de son articulation. Il trouva le praticien fort occupé par un cas de pendaison non mortelle, néanmoins très paralysante. Le toubib prêta une oreille distraite au résumé des faits et finit par grogner :

— On ne devient pas narcoleptique comme ça ! Débrouillez-vous sans moi.

Jilabert repartit pour chercher un brancard. Il hanta l'infirmerie, boitant à

cause de sa hanche, elle aussi rétive à tout exercice prolongé. Il aurait dû être opéré depuis quelque temps déjà. Malheureusement, en région parisienne, il n'existait plus un seul chirurgien qui ne pratiquât pas le sport "dépassements d'honoraires". La maigre solde de gardien de prison ne lui permettait pas de telles dépenses. La petite musique de sa souffrance allait crescendo, sans pouvoir interrompre son activité, les arrêts de travail ayant été réglementés. Désormais un maximum de deux semaines par an était payé aux employés. Les dernières décisions en matière de santé rendaient les soins impossibles pour toute personne ne disposant pas, au minimum, d'un salaire de cadre. Le gardien Jilabert appartenait à cette immense majorité de gens écrasés par des politiques budgétaires de plus en plus serrées dans le domaine public.

Le médecin de garde, occupé, chercha l'infirmière qui profitait de ses vacances. Puis il voulut se rabattre sur l'aide-soignant. Mais celui-ci déambulait dans l'infirmerie, plié en deux par un lumbago ; il avait, lui aussi, épuisé son crédit "congé maladie". Jilabert dut alors attendre que le praticien en ait fini avec son pendu, "à moitié", mais entièrement paralysé, pour lui demander de l'aider à transporter le prisonnier.

Le toubib rechigna : "Mais je ne suis pas brancardier !" Jilabert lui expliqua la situation critique dans laquelle lui-même se trouvait, et peut-être plus encore le détenu assoupi. Le docteur grimaça et le suivit en renâclant. Mais Jaffre se révéla plus lourd qu'il n'y paraissait et tous les condamnés présents durent mettre la main à la pâte, enfin à l'endormi... Une fois allongé sur le brancard, le patient fut emmené à l'infirmerie et y demeura quelques semaines, car l'hôpital carcéral de la région parisienne affichait complet. Le toubib resta perplexe devant ce cas de sommeil comateux que rien n'expliquait, mais il ne s' alarma pas outre mesure. Jaffre appartenait à la catégorie de criminels sexuels sans remords ni repentir. Il pratiqua les prélèvements de sang habituels, mais sans plus. Il n'avait évidemment pas le temps de réfléchir sérieusement à ce problème de narcolepsie un peu spéciale. Il envoya les échantillons au laboratoire biologique et vaqua à ses occupations.

Jaffre fut mis sous perfusion et personne ne s'en soucia plus, sauf l'infirmière qui, revenue le lendemain de son congé, fut chargée de veiller à son alimentation par voie veineuse. Le médecin du pénitencier avait adressé un e-mail à son collègue de l'hôpital carcéral, mais ce dernier ne regardait plus depuis longtemps son courrier électronique, saturé de prospectus et missives "en copie". Comme personne ne s'était jamais plaint de son absence de réponse, il s'accommodait de la situation sans chercher à y remédier.

Le directeur de la prison fut informé de l'infortune du détenu et se rendit sur les lieux pour constater le fait : Jaffre dormait, ronflait même, sans que rien ne puisse le réveiller. Il resta muet, mais sembla soudain très préoccupé.

– *Tunisie*

Comme un amant passionné, le sirocco se jouait du corps de Paula qui vacillait au gré des rafales. C'était le mois d'août et le vent du désert s'époumonait sur la silhouette svelte de la jeune femme, se jouant de ses longs cheveux noirs.

Lentement, les pales de l'hélicoptère commencèrent à brasser l'air brûlant. Paula hésitait encore, debout, campée devant l'engin dont le rotor rugissait de plus en plus fort. Pilote et copilote louchaient sur ce beau visage eurasiatique illuminé d'yeux vert clair, une âme perdue dans le désert tunisien. Mais elle n'avait même pas noté leurs regards énamourés. Les paupières à demi fermées, elle était plongée dans ses pensées. Au sein du cockpit, les deux hommes montrèrent des signes d'impatience et Paula se résolut enfin à monter à bord, rabattant la porte derrière elle dans un claquement sec.

D'un coup, la nacelle s'arracha du tarmac et s'éloigna du sol par saccades, bousculée par le vent. Les bâtiments de l'aéroport, éclaboussés de soleil, s'étrécirent jusqu'à se dissoudre dans la poussière. L'île de Djerba se dessina à l'horizon puis fila au loin dans le ciel dont l'azur se teintait d'ocres rougeoyants. Les maisons aux murs blancs et volets bleus de Zarziz, ville côtière tunisienne, s'estompèrent, absorbées par l'uniformité sablonneuse du désert. Le moteur ronronna de façon plus régulière et Paula se laissa happer par son bruit assourdissant, abandonnant sa tête qui heurtait la vitre de l'habitacle exigü au gré des rafales hargneuses du sirocco. Son regard clair fixait les dunes dont les crêtes s'éteignaient les unes après les autres, gagnées par la langue sombre de la nuit. Triste, elle se remémorait les événements qui l'avaient conduite ici, en plein désert tunisien.

Après un doctorat en médecine, elle avait terminé avec succès, en 2044, un doctorat en biologie qu'elle avait complété avec un diplôme de thérapie génique – technique qui consistait à "réparer" les gènes déficients responsables des maladies orphelines –. Ses parents avaient dirigé une petite unité de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM). Fervents défenseurs du service public, ils s'étaient battus pendant des années contre la fermeture de ce secteur au profit des programmes d'études européens, financés

pour moitié par des fonds privés, donc tourné vers le court terme. Les maladies rares et leurs traitements nécessitaient des investigations "à fonds perdus" pour aider des populations très minoritaires. Le couple Write avait tenté par tous les moyens d'affirmer cette vision du monde et multiplié les actions syndicales et politiques avec leur fille. Ils étaient morts dans un accident de voiture. Son père s'était, semblait-il, endormi au volant, d'épuisement, sans doute lié à ces luttes incessantes et vaines contre un libéralisme débridé qui en devenait liberticide.

En 2045, les portes de la dernière unité française d'investigation sur les maladies orphelines se refermèrent sur un demi-siècle d'existence. Désormais la recherche médicale serait pilotée au niveau européen et Paula ainsi que trente de ses collègues avait dû trouver un emploi ailleurs. Ils n'avaient plus droit au chômage, car l'administration européenne avait décrété que "surdiplômés", les chercheurs n'attendraient pas longtemps avant de retrouver une place. Paula s'était mise en quête d'une autre structure qui lui permettrait de continuer à travailler dans sa spécialité.

Une seule firme dans toute l'Europe correspondait à ses aspirations : l'Institut de Recherche Européen (IRE). Ce dernier possédait toute une section de recherche fondamentale sur la fabrication d'un médicament par le corps humain. Ce nouveau concept enthousiasmait tous les généticiens et, plus encore, les investisseurs, car elle présentait un avantage financier incontestable. Certes, les obstacles semblaient gigantesques et les nombreuses études réalisées jusqu'à présent s'étaient soldées par de cuisants échecs. Paula balançait entre la fascination qu'elle éprouvait pour la technologie révolutionnaire qu'une telle avancée supposait, et l'idée qu'il paraissait présomptueux de "construire" des voies biologiques qui n'existaient pas à l'origine du monde. Néanmoins, l'IRE apparaissait comme le seul endroit en Europe où elle exercerait une discipline pas trop éloignée de la sienne. À vrai dire, elle avait été plusieurs fois contactée par l'un des sbires de l'Institut qui lui proposait un pont d'or pour l'embaucher, mais elle avait toujours refusé à cause du directeur de l'Institution : le professeur Langlois.

Le concernant, les rumeurs allaient bon train : brillant, mais arriviste, éclectique, mais narcissique, efficace, mais ombrageux, aucun de ces qualificatifs ne le rendait sympathique à Paula. Elle avait interrogé le Net. Bardé de distinctions honorifiques, président d'un tas de choses, Langlois ne possédait, en réalité, qu'un diplôme, celui de docteur en médecine spécialisé dans les maladies carcérales. Cette nouvelle branche médicale avait été créée en réponse à l'apparition de nombreuses pathologies hybrides chez les détenus dues à la

conjonction entre la malnutrition, l'addiction à des substances de plus en plus variées et le regroupement d'individus de tous les coins du monde en une proximité malsaine. Les maladies des condamnés s'étaient métamorphosées en chimères improbables qui nécessitaient une véritable expertise, ce qui expliquait l'émergence de cette spécialité thérapeutique, tant dans les hôpitaux qu'au ministère européen de la Santé.

D'après ce qu'elle savait, Langlois s'entourait des meilleurs professionnels. Opportuniste, il avait ajouté au fil des ans de multiples autres cordes à son arc, dont la thérapie génique. Grâce à ses talents de fin stratège, il avait créé l'IRE avec pour moitié des fonds publics, en promettant monts et merveilles, et, en particulier, la mise au point de médicaments basés sur cette nouvelle technique qui permettrait de réduire considérablement le coût des soins, en Europe, mais aussi dans le monde entier. Mais la spécialité dans laquelle excellait le professeur Langlois était la politique. Député au sein de la majorité, quel que fût son bord, il exerçait, à présent, ses pouvoirs au poste de ministre délégué à la Santé carcérale au cabinet du ministère de la Santé. Enfin, cerise sur le gâteau, il avait épousé Noémie Dame-En-Plaine, héritière de la plus grosse fortune mondiale, ce qui expliquait que la seconde partie du financement de l'Institut provenait des industries pharmaceutiques du groupe MORAL, dont la belle-famille de Langlois représentait l'actionnaire majoritaire.

Le premier staff de l'unité de recherche en thérapie génique, réunion hebdomadaire de l'équipe ayant pour but d'évaluer les dossiers en cours, confirma les soupçons de Paula quant à la personnalité de l'individu qu'elle avait détesté au premier regard. Langlois arriva en retard, fait habituel, ce qu'elle apprit rapidement. Il s'assit sur la table, face à ses subalternes, la jambe ballante en une attitude très décontractée et commença ainsi :

— Avez-vous une idée du médicament le plus fréquemment prescrit en prison ?

— Le Viagra ! lança un des fans du professeur.

L'assemblée rit grassement tandis que Paula, ironique, levait les yeux au ciel. Cela n'échappa pas à Langlois qui railla alors :

— Non, mais notre nouvelle spécialiste en thérapie génique doit le savoir.

Tous les regards se tournèrent vers Paula. Quelque peu prise au dépourvu, elle réfléchit un quart de seconde avant de répondre :

— Les hypnotiques. Je pense que les détenus souffrent de manière chronique de troubles du sommeil liés à leur relative inactivité et au stress de

l'emprisonnement. Les somnifères les aident à surmonter ce problème et rendent les nuits plus paisibles pour les surveillants.

— Effectivement, mais ce n'était pas si difficile que ça à trouver.

Langlois se leva pour continuer de cette manière :

— Je propose d'orienter les études sur l'analogie d'un anxiolytique.

— Cela me paraît délicat à envisager, commenta Paula avec calme.

Tout le staff se raidit ; personne ne contestait ainsi la parole de "maitre" Langlois, pas même d'une discrète remarque.

De modeste taille, les cheveux bruns plaqués sur la tête, ses lunettes à fine monture métallique sur le nez ne cachaient pas l'acidité de ses yeux bleus qui l'avaient alors mitraillée.

— Oh, et pourquoi cela ?

— Parce que nous devons tenir compte des alternances veille/sommeil. Un hypnotique ne se prend jamais en continu.

— J'ai bien précisé, tança Langlois exécutant une brusque volte-face, un anxiolytique et non un hypnotique.

— Ce n'est pas la même chose, objecta Paula.

— Oh, ironisa Langlois méprisant, vous me l'apprenez.

Paula sentait qu'elle s'enfonçait et tenta de se rattraper :

— Non, je veux dire que l'anxiolytique n'aura pas l'effet hypnotique attendu, mais en revanche, les personnes vont somnoler toute la journée.

Langlois partit d'un grand éclat de rire qu'il termina par ces mots :

— La belle affaire ! Mais la plupart des troubles du sommeil ne sont-ils pas liés à des problèmes d'anxiété ?

Paula ne sut que répondre et se contenta d'un simple hochement de tête, tout en bravant du regard celui qu'elle venait de prendre en grippe de façon définitive.

Il se remit à s'esclaffer de plus belle, imité par l'ensemble de ses condisciples.

À la fin de la réunion, quelques-uns s'approchèrent d'elle pour la féliciter de son courage, mais surtout pour s'étonner qu'elle ne fût pas licenciée sur le champ. Mais Paula rassemblait toutes les qualités requises pour mener à bien le projet de Langlois et il avait trop besoin d'elle pour s'en séparer. D'ailleurs, il était venu la voir après le staff pour décréter, condescendant :

— J'ai réfléchi. Il y a aussi beaucoup de schizophrènes parmi les prisonniers et les nouveaux neuroleptiques sont hors de prix, car ils présentent moins d'effets secondaires. De plus, la principale caractéristique de cette maladie reste la non-observance¹ du traitement. Nous bénéficierions d'un plus si nous

arrivions à leur faire synthétiser leur propre thérapeutique. Qu'en pensez-vous, Write ?

Paula hochait la tête et il ajouta d'un ton sans réplique :

— Commencez les recherches dans ce sens.

— On abandonne les hypno... pardon, les anxiolytiques, demanda-t-elle, d'un ton neutre.

— Pas du tout ! Je vais augmenter les effectifs de votre équipe et vous mènerez les deux études en parallèle.

Paula se contenta d'un acquiescement muet, car elle avait compris qui elle affrontait : Langlois ne supportait aucune contradiction, preuve de grandes failles chez cet homme qui le rendait redoutable.

Elle avait pourtant tenté de se réfréner dans sa résistance à Langlois, mais sa fougue l'avait emportée, elle en subissait aujourd'hui les conséquences.

À la phase expérimentale animale, Langlois voulait accélérer les étapes de la recherche, mais Paula s'y refusa, effectuant les études en série, et non en parallèle, comme il le lui demandait. Elle fut d'ailleurs étonnée de son absence de réactions à sa désobéissance, car les tests animaux s'étaient prolongés sur quatre longues années. Elle savait que si le vaccin se révélait efficace, cela marquerait son licenciement. Et en effet, à peine son rapport final remis, Langlois l'avait convoquée.

Lorsqu'elle était entrée dans l'immense bureau, partagée entre l'appréhension et la détermination à ne pas se laisser faire, l'attitude décontractée de Langlois, tout sourire, une fesse posée sur sa table, une jambe qui se balançait doucement, l'avait faussement rassurée. Il avait soupiré pour lui annoncer :

— Je vous félicite pour l'avancée de vos travaux. Nous pouvons, à présent, envisager l'essai à échelle humaine et, à ce propos, je vous fais une offre.

— Je vous écoute, avait répondu Paula du bout des lèvres.

— Un nouveau pénitencier vient de voir le jour, avait-il continué, fier de lui. Conçu pour accueillir une centaine de condamnés et fonctionner uniquement avec deux personnes, il possède un système de vigie très sophistiqué. Ce pénitencier représente ma plus grande œuvre. Je l'appelle le PAS, pour Prison Automatisée et Sécurisée. Je parcours en ce moment le monde entier pour proposer ce système de gardiens robotisés. Inutile de vous expliquer l'enjeu d'une telle originalité. Sur un plan économique et humain, ces pauvres matons obligés de surveiller des illuminés de la pire espèce, et ce, toute leur vie... enfin bref !